

LUTTER CONTRE LA PERSÉCUTION RACIALE ET LA PANDÉMIE DE GRIPPE

La communauté chinoise de Strathcona, Vancouver

Ellen Scheinberg

Au moment de la pandémie de grippe espagnole, environ 7 000 Chinois vivaient à Vancouver, faisant de ce groupe la plus grande communauté d'immigrants de la ville. À mesure que la population augmentait, Chinatown a commencé à être surpeuplée. À l'époque de la Première Guerre mondiale, la communauté a commencé à s'étendre à Strathcona, une région située juste à l'est. Alors que certains la considéraient comme une extension naturelle et plus récente de Chinatown, elle était beaucoup plus diversifiée : elle accueillait des immigrants japonais, juifs, italiens noirs, indiens et d'Europe de l'Est et du Nord. Les résidents ont souvent fait référence à l'école élémentaire de Strathcona comme la « Ligue des Nations ». Les résidents s'échangeaient des services entre eux et s'entendaient bien. Cependant, les gens de l'extérieur considéraient Chinatown (y compris la région de Strathcona) comme un quartier sale et dangereux en raison de la prépondérance des immigrants et de la présence de joueurs de jeux d'argent, de contrebandiers et de prostituées.



Les vendeurs de légumes chinois sur la rue Dupont (devenue plus tard la rue East Pender), env. 1904. Bibliothèque publique de Vancouver, 6729.



Certificat de taxe d'entrée pour Jew Chew Gee, 14 août 1918. Bibliothèque de l'Université de la Colombie-Britannique, CCPH-0217.

Les migrants chinois ont commencé à arriver en Colombie-Britannique au milieu du XIXe siècle. Ils sont venus à la recherche d'occasions économiques, mais ont fini par faire face à une persécution exceptionnelle par l'État canadien à tous les ordres de gouvernement. Afin de limiter le nombre de Chinois qui entraient au pays, la Direction fédérale de l'immigration a adopté une taxe d'entrée — un montant stupéfiant de 500 \$ au moment de l'épidémie — qui n'a été imposée qu'aux immigrants chinois¹. Par conséquent, la plupart des immigrants chinois qui entraient au pays étaient des travailleurs qui ne pouvaient pas se permettre de faire venir leur famille au Canada, créant ainsi une société de célibataires au sein de cette communauté. La taxe d'entrée a finalement été remplacée par la Loi d'exclusion des Chinois en 1923, introduite pour réduire

l'immigration chinoise. Personne n'a remédié à ces politiques punitives jusqu'en 1947, lorsque la Loi a été abrogée.

Une fois installés dans la ville, les résidents chinois ne pouvaient pas voter, acheter des terres ou exercer de nombreux métiers et professions. La communauté a également fait l'objet de descentes régulières de la part de la police, ostensiblement pour contrôler le jeu illégal, la drogue et d'autres activités criminelles qui, selon les responsables, constituaient une menace morale pour la ville. Les citoyens canadiens d'origine chinoise ont également fait face au racisme sous forme d'hostilité et de violence à l'échelle individuelle et communautaire de la part de la population anglo-protestante dominante, rendant leur vie extrêmement précaire et instable.

À Strathcona, les résidents chinois vivaient principalement dans des maisons surpeuplées avec d'autres membres masculins de la famille et des compatriotes, travaillant dans des métiers qui leur étaient accessibles comme la mise en conserve de poisson, le jardinage et la vente de légumes. Le travail était ardu et les heures, longues. Yun Ho Chang, une des personnes qui a partagé son histoire en 1979 avec Daphne Marlatt et Carole Itter, les auteures de *Opening Doors in Vancouver's East End: Strathcona*, publié par Harbour Publishing en 2011, a révélé que, pour intégrer autant d'hommes que possible dans un petit espace de vie, « ils entassaient quatre couchettes dans une petite pièce ». Cette stratégie a été adoptée afin que les locataires puissent envoyer autant d'argent que possible à leurs familles en Chine. Un autre participant du projet Strathcona, Gordon Won Cumyow, a décrit les membres de la communauté comme étant extrêmement autonomes. « Ils se sont entraidés et n'ont pas fait venir les Blancs. » Considérant le dur traitement que les résidents chinois ont reçu des autorités et des étrangers, il n'est pas surprenant que la communauté soit devenue si autonome.



Des ouvriers chinois déchargeant du saumon à la conserverie Butterfield and Mackie à New Westminster, env. 1912. Photo : Philip Timms. Bibliothèque de l'Université de la Colombie-Britannique, EX-4-14.

L'organisation centrale représentant et protégeant la communauté chinoise était la Chinese Benevolent Association (CBA). Établie en 1896 dans le Chinatown original, son bâtiment de quatre étages au 108, rue Pender a été achevé en 1909. La CBA a financé et construit un hôpital chinois à côté, au 106, rue East Pender. Selon Paul Yee, l'auteur de *Saltwater City: An Illustrated History of the Chinese in Vancouver*, publié chez Douglas & McIntyre, la CBA a été créée pour « unifier la communauté, régler les différends internes, aider les malades et les pauvres et défendre la communauté contre les menaces extérieures ». Elle offrait des repas à ses membres lorsqu'ils étaient sans emploi et fournissait un soutien financier, juridique et politique à ceux qui en avaient besoin. Et lorsque la grippe a assailli la communauté, la CBA a tout fait pour aider ses membres.

La grippe espagnole a frappé Vancouver en plusieurs vagues, d'octobre 1918 à mars 1919. À la fin de l'épidémie, 30 000 résidents avaient été infectés, et 900 étaient décédés. Strathcona et Vancouver-Est ont été les districts les plus touchés. Plutôt que de sympathiser et de soutenir les citoyens de Strathcona, de nombreuses sections locales ont accusé les victimes d'avoir contribué à la contagion. Selon l'historienne Mary Ellen Kelm, les immigrants de Vancouver étaient perçus comme une menace pour la ville, en raison de leurs supposées cultures « arriérées ». Chinatown a été perçue comme une enclave particulièrement dangereuse, soutient-elle, parce que les locaux pensaient qu'elle pourrait constituer un « réservoir de maladie ».

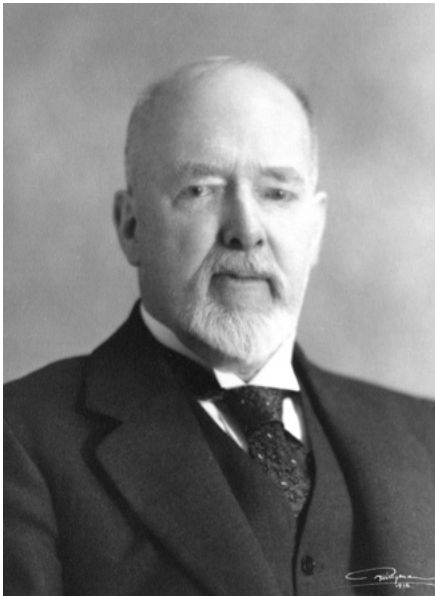
La plupart des chercheurs ont soutenu que les taux d'infection et de mortalité des Chinois à Vancouver étaient plus élevés que ceux des résidents blancs de la classe moyenne, peut-être deux fois plus élevés, selon un article publié dans *The Chinese Times* en mars 1919. Puisque les données que les autorités de cette époque et les savants contemporains ont invoquées ont été tirées des registres de décès de la Colombie-Britannique, les taux de mortalité ont peut-être été aussi élevés, ou plus élevés, que ceux projetés par *The Chinese Times*. Les résidents chinois étaient beaucoup moins susceptibles que les autres résidents de rapporter les cas transmissibles et les décès aux autorités, en raison de leur statut précaire dans le pays et d'une relation tendue avec les organismes gouvernementaux.

Les conditions socio-économiques ont joué un rôle dans ces disproportions d'infections et de mortalités. Les résidents chinois vivaient dans des logements surpeuplés, manquaient de fonds et de soutien familial pour accéder à des soins médicaux modernes et avaient beaucoup de difficulté à s'absenter du travail pour se mettre en convalescence (peu d'entre eux pouvaient se priver de revenus ou perdre leur emploi). Quand ils sont tombés malades, raconte Yun Ho Chang, un résident local, les membres de la communauté ont rarement consulté des médecins blancs, préférant les herboristes traditionnels chinois (ou les médecins comme on les appelait à l'époque). « Si une personne attrapait la grippe ou quelque chose comme ça », continua-t-il, « ils préparaient simplement des herbes comme ma-tse-on et lu-bo-cheung et ils travaillaient; les remèdes à base de plantes ont tous fonctionnés. »

Les victimes chinoises de la grippe avaient tendance à visiter l'Hôpital Chinois à côté de la CBA, où ils seraient traités avec des thérapies et des médicaments traditionnels. Pour la plupart des résidents chinois, se faire soigner dans un hôpital non chinois était un dernier recours, car ils ne croyaient pas en la médecine occidentale, ne pouvaient pas payer les frais et avaient du mal à communiquer avec le personnel médical anglophone. Peut-être le plus important, les hôpitaux blancs ont traité les patients chinois comme des citoyens de seconde classe. Certains ont refusé d'admettre des patients chinois, alors que les autres, comme l'Hôpital Général de Vancouver, les ont relégués au sous-sol.



La photo montre les 104 au 108, rue East Pender, env. 1985. Archives de la ville de Vancouver, CVA791-0796.



Portrait du Dr Frederick T. Underhill,
1936. Archives de la ville de Vancouver,
p. 1119.

Au plus fort de la pandémie, les autorités sanitaires municipales ont tenté de prévenir la propagation de la maladie en fermant les espaces publics comme les écoles, les théâtres et les magasins. Le premier médecin hygiéniste de Vancouver, le Dr Frederick Underhill, a concentré une grande partie de son attention et de ses efforts sur la surveillance des résidents de Chinatown et sur l'inspection de leurs maisons, de leurs commerces et de leurs bâtiments communautaires. En 1919, son département a émis 20 ordres de condamner des bâtiments dans la région, y compris l'Hôpital Chinois.

De fait, les autorités sanitaires étaient profondément critiques envers l'Hôpital Chinois. La couverture des journaux à l'époque portait sur la médecine chinoise et condamnait l'incapacité de la communauté à signaler les cas de grippe et les décès aux autorités. En revanche, The Chinese Times, un journal local en langue chinoise, a souligné le nombre de raids et d'inspections sanitaires qui ont eu lieu au sein de la communauté et le fardeau que cela représentait. Évidemment, les membres de la communauté considéraient souvent les responsables de la santé et la police comme une menace plus grande que la grippe elle-même.

À cause du traitement abominable de l'État envers les Chinois, la communauté s'est repliée sur elle-même, comptant sur le soutien de la CBA, de la famille, de ses amis et de ses voisins. Les Chinois croyaient aux remèdes traditionnels, aux guérisseurs chinois et se méfiaient de la médecine occidentale. Ces facteurs culturels ont façonné l'expérience et la réaction de la communauté à la pandémie de grippe. Malgré le fait que la plupart des immigrants chinois manquaient de membres de la famille pour agir comme soignants quand ils tombaient malades, l'infrastructure communautaire solide qu'ils ont développée fournissait un traitement aux patients malades ainsi qu'une subsistance et du soutien pendant une période de crise.